

# Académie de Béarn



Adresse : Académie de Béarn, Villa Lawrance, 68, rue Montpensier 64000 Pau  
[www.academiedebearn.org](http://www.academiedebearn.org)

## Bulletin de liaison mars 2023

La lettre qui relie les Académiciens

### Editorial de Marc Bélit

Que faisaient nos Académiciens en 2023 ?

Si d'aventure on s'interroge un jour sur l'ordinaire des Académies au XXI<sup>e</sup> siècle, on découvrira l'étendue de leurs connaissances et de leur curiosité.

Il y a ceux qui lisent en notant et peuvent ainsi faire des comptes-rendus de lecture pour les autres qui lisent sans doute mais plus égoïstement.

Il y a les curieux qui sortent, nez au vent et peuvent s'enthousiasmer encore pour un concert, un film, une exposition, une belle église, un monument et nous en faire part.

Il y a ceux qui s'interrogent ou s'inquiètent du train où va le monde : l'intelligence artificielle ces temps-ci donne à réfléchir en ce qu'elle va impacter de nos usages, nos méthodes d'enseignement, nos modes de transmission des connaissances jusqu'à évoquer pour certains lecteurs de la bible la Tour de Babel.

Au fond, c'est peut-être cela la vie d'une Académie de province au XXI<sup>e</sup> siècle : des gens soucieux de mieux comprendre pour mieux aimer leur passé, ne pas craindre leur présent, vivre dans leur milieu, assez sages pour prendre le temps de lire et assez projetés vers l'avenir pour essayer d'en saisir les

### SOMMAIRE

- 1 L'éditorial du Président
- 3 Les Humanités et les nouveaux satellites de l'Internet, *Patrick Voisin*
- 6 Babel, *Jean Casanave*
- 7 La petite Espagne : le quartier du Hédas, *Marc Bélit*
- 10 Déambulations béarnaises, *Marc Ollivier*
- 14 Conversation académique : Jacques Le Gall sur Georges Saint-Clair, *Étienne Lassailly*
- 18 En revenant d'l'expo, *Paul Mirat*
- 20 Première sortie au cinéma, *Marie-Luce Cazamayou*
- 23 Les ambitions inavouées de Thomas Gomart, par *Thierry Moulouquet*
- 25 682 jours, de Roselyne Bachelot, par *Marc Bélit*

enjeux autant que possible.

Ramenez-cela à l'homme, et vous avez le profil de l'honnête homme cultivé de notre temps (cela dit, ni plus ni moins que d'autres, certes, mais réunis autour d'une ambition commune).

La différence tient au fait que les Académiciens tentent malgré tout d'en faire « conversation » entre eux et parfois, comme avec la dernière de Jacques Le Gall sur le poète Georges Saint-Clair, ils en éprouvent beaucoup de joie.

Marc Bélit

## Les Humanités et les nouveaux satellites de l'Internet

**Patrick Voisin**

*L'Intelligence Artificielle s'apprête à envahir le Monde... Les Humanités y survivront-elles ? C'est ce que peut faire craindre ChatGPT (oui vous avez bien entendu !) – Optimizing Language Models for Dialogue –, le « prototype d'agent conversationnel spécialisé dans le dialogue » qui vient alimenter les débats en ce début d'année avec ses réponses très souvent empreintes d'idéologie wokiste aux questions que nous pouvons lui poser – loin de perpétuer notre tradition tout simplement humaine et naturelle de conversation, de conférence et d'échange libre et intelligent entre des individus – tradition qui va de pair avec les Humanités.*

En 399 av. J.-C., Socrate meurt, ne laissant aucun écrit ; mais le père de la philosophie échappa à l'oubli : Platon savait que l'écriture devait recueillir l'enseignement de celui qui ne croyait que dans le dialogue et le travail de la mémoire.

Un siècle plus tard, la Bibliothèque d'Alexandrie fut la première médiathèque du monde antique avec plus de 500.000 textes manuscrits, mais son incendie ruina à jamais leur transmission.

Après l'écriture, médium précaire, c'est l'imprimerie qui fut le nouveau rempart contre le risque d'anéantissement du savoir antique. Ainsi naquirent les Humanités au XVI<sup>e</sup> siècle... avec l'humanisme !

Grâce à Gutenberg, elles deviennent une table commune plus accessible à l'étude, au sortir des lettres gothiques d'un Moyen Âge profondément religieux.

Depuis lors, en n'oubliant pas la grande étape des Lumières et de l'encyclopédisme, au XVIII<sup>e</sup> siècle, est dit « humaniste » celui qui a fait ses humanités et prend l'Homme comme valeur suprême, sagesse transmise par les langues et littératures grecque, latine et hébraïque de l'Antiquité.

On fait encore ses humanités en Belgique : c'est le nom que l'on donne aux études secondaires !

Mais l'on a crainit que les Humanités ne fussent englouties par la modernité, la technologie et les médias au XX<sup>e</sup> siècle.

Or, elles ont trouvé un nouveau lieu où s'épanouir après l'écriture et l'imprimerie : ce n'est pas la symbolique *Bibliotheca Alexandrina* inaugurée il y a déjà vingt ans, en 2002, mais bien l'Internet que Socrate aurait pourtant sans nul doute condamné !

Car cette cybermédiathèque a réellement fait ses preuves en montrant sa puissance à préserver les Humanités des aléas du Temps et des hommes.

Par exemple, *a contrario*, le 5 janvier 2010, la bibliothèque IBLA de Tunis fut ravagée par un incendie dans la *medina* : 40.000 livres disparurent à jamais pour n'avoir pas encore été numérisés. Perte considérable.

Des enseignements commencent-ils à se raréfier ? Internet vient au secours. La philologie, étude d'une langue par l'histoire de ses textes, véritable logiciel des Humanités, a pu renaître en philologie 2.0 ouverte au monde : *ENSavoirs* en multimédia a ainsi permis d'entendre Charles de Lamberterie expliquer au monde entier la grammaire comparée des langues indo-européennes, continuant à tracer le sillon entrepris par les grammairiens d'Alexandrie, puis par les humanistes Guillaume Budé ou Robert Estienne au XVI<sup>e</sup> siècle et par les comparatistes du début du XX<sup>e</sup> siècle, Alfred Ernout, Antoine Meillet et Pierre Chantraine.

Les détracteurs de l'Internet peuvent toujours – depuis son apparition d'ailleurs – dénoncer l'érosion de la lecture, la recherche de l'information primant sur la constitution d'un savoir, la culture de pacotille, la fin des gardiens du temple de la culture classique, bref le *googling*, qui serait la forme concrète de la « crise de la culture » proclamée par Hannah Arendt en 1968 ou de la fin de la Galaxie Gutenberg prophétisée par Marshall McLuhan en 1969 !

N'est-il pas plus important d'empêcher la disparition des œuvres du plus lointain passé pour ne pas basculer dans le *Brave New World* d'Aldous Huxley où Socrate ne perturberait assurément plus les esprits ?

Se demander si la culture de l'Internet n'allait pas balayer la vieille culture humaniste était et demeure un faux débat ; numériser et enseigner en multimédia c'est permettre la longue durée des Humanités !

En 750 av. J.-C., l'invention de l'alphabet libéra les Grecs de l'obligation de mémoriser leur culture pour une transmission orale ; en 2010, *Gallica*-BNF, *Europeana*, les Bibliothèques Virtuelles Humanistes, *Project Gutenberg*, *Internet Archive* fournirent les outils d'une véritable Renaissance 2.0.

Le XXI<sup>e</sup> siècle put enfin réaliser le rêve de l'époque hellénistique, à Alexandrie, puis celui du XVI<sup>e</sup> siècle, en Europe : compiler et répandre les Humanités de manière électronique, en s'inscrivant et en les inscrivant dans le développement durable.

L'Internet fut l'accomplissement de la Bibliothèque de Babel telle que l'imaginait l'écrivain Jorge Luis Borges. Les Humanités à portée de clic !

Les cités grecques fondèrent des comptoirs en Méditerranée et la Vieille Europe a peuplé des continents lointains ; à son tour, l'Internet a permis aux Humanités de faire du territoire à l'échelle mondiale et d'avoir pignon sur toile dans ce que l'on peut appeler l'Université Ouverte des Humanités !

L'odyssée moderne du savoir c'est la pratique de l'internaute qui navigue sur le web, nouvel Ulysse d'un monde technologique dans et par lequel il continue à proclamer son humanité à la face des monstres qui veulent le broyer et l'engloutir.

L'ivresse peut certes gagner celui qui s'aventure sur l'Internet sans pilote, mais avoir soif d'apprendre et de connaître est le propre de l'humaniste. Le poète latin Horace invitait à boire : *Nunc est bibendum* ; nous invitons pour notre part à cliquer : *Nunc est clicandum* !

L'Internet est assurément l'outil nécessaire qui a permis que les Humanités classiques se métamorphosent en Humanités modernes 2.0 !

La rédemption de l'écrit se fera par l'ordinateur, déclara Umberto Eco qui nie la validité du « *Ceci tuera cela* » de Claude Frollo, cet adversaire du livre et défenseur des images de sa cathédrale dans le roman *Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo.

Vouloir au XXI<sup>e</sup> siècle n'envisager les Humanités que dans un rapport au livre, ce serait comme au XVI<sup>e</sup> siècle vouloir en rester à la peau de Pergame, le parchemin.

Ce serait refuser les grandes découvertes de notre nouveau « Nouveau Monde » ; ce serait, en affirmant sa fidélité à Gutenberg, trahir l'esprit de Gutenberg. L'Internet est devenu la clé d'*Alexandria* 2.0. Oui, Umberto Eco, ceci fera vivre cela !

*Mais, si l'Intelligence Artificielle s'avère déjà être essentielle dans le domaine des sciences dures, et très prometteuse en médecine et en chirurgie par exemple – et il n'est pas question de le nier ! –, gare aux excès dans les domaines très vastes des sciences humaines, gare aux robots, gare aux manipulations de l'Intelligence Artificielle. Et surtout... gare à ChatGPT ! Il ne s'agit plus là en effet de transmettre des savoirs et des connaissances pour le bien de l'humanité, comme peut le faire l'Internet lorsqu'on fait appel aux programmes et aux ressources les plus fiables, mais d'asséner des réponses toutes faites à celui qui engage le dialogue ; et il apparaît déjà qu'il faut se battre avec le robot pour faire admettre – ... ou pas ! – ses propres connaissances avec toutes les nuances qui s'imposent mais par rapport à des travaux scientifiques (linguistiques, historiques, philosophiques, littéraires ...) acquis. Car, paraît-il, ChatGPT s'agace, assène sa bien-pensance, vous culpabilise sur votre manière de formuler votre réflexion, vous assène ses éléments de langage et devient même dictatorial dans ses réponses quand on veut discuter : il sait tout et il ne veut rien savoir ! La dénomination de ChatGPT nous a prévenus : cela sent très mauvais pour l'avenir des humains ; s'ils ne sont pas encore robotisés et lobotomisés ils le deviendront vite. Loin de servir l'humanité, tout cela risque malheureusement fort de l'asservir à jamais !*

## Babel

### Jean Casanave

Ils habitent un pays que le monde entier leur envie.

Ils se réunissent dans une des plus belles capitales d'Europe.

Ils siègent dans l'un des monuments emblématiques de la République.

Ils se disent les représentants du peuple.

Ils parlent la même langue.

Ils se comportent comme des potaches d'une classe de 4ème à qui on demanderait de commenter une réforme de l'académie française. Il faut même espérer que, dans ce cas de figure, quelques-uns de ces adolescents auraient le salutaire réflexe de se taire.

Des invectives, des cris, des gesticulations, des injures, des répétitions à n'en plus finir, des suspensions de séances. La tour de Babel creuse ses fondations et restera à ce niveau. Cela se passait à Paris, à l'assemblée nationale, lors du soi-disant examen de la réforme des retraites.

Au même moment, le dernier témoin du massacre d'Oradour sur Glane s'en allait discrètement. Nous avons pu revoir et entendre certains de ses interviews. Une voix posée, une attitude digne, aucune ostentation, seulement le désir de transmettre l'horreur de cette histoire et de ne pas l'oublier. Cet homme, dans ce contexte politico- médiatique prenait toute sa dimension. Il paraissait plus grand encore. Il était le représentant d'une France qui ne se reconnaît plus dans les travées du palais Bourbon.

Il est temps de proposer une réforme de l'Assemblée Nationale qui commencerait par interdire de se présenter à la députation sans avoir au moins exercé une profession pendant 15 ans, le temps d'apprendre le « courage de la nuance » cher à Jean Birnbaum qui dénonce la « brutalisation » du débat public. Quant à une réduction de la moitié de ces bavards inopérants, elle ferait gagner du temps et de l'argent à tout le monde. Mais qui la votera ?

Le monde politique n'est pas seul en cause. Il semble aujourd'hui que toutes les institutions civiles ou religieuses soient victimes du syndrome de Babel : Tous parlent, personne ne comprend, rien ne se fait.

Quelques-uns rêvent encore... le rêve a ceci de bon : il ne fait pas de bruit et ne coûte pas cher !

## La petite Espagne : le quartier du Hédas

### Marc Bélit



Déambulant ces jours derniers sur le boulevard des Pyrénées, j'observais ou plutôt j'entendais résonner à mes oreilles l'idiome de la Castille, de l'Aragon, encore que ce soit peut-être du Pays Basque, je n'ai pas l'oreille assez fine pour distinguer les accents provinciaux, une chose était sûre, c'étaient des Espagnols, de tous âges qui se promenaient à Pau comme on en rencontre aussi sur la côte basque en été, bref, des voisins, des familiers, des proches qui venaient peut-être sur les pas de leur illustre ancêtre Alphonse XIII familier de l'Hôtel de France et de ces lieux de sport comme de plaisir en un autre siècle. Mais, me demandai-je : allaient-ils porter leurs pas vers le creux du château, là où coula longtemps une rivière pas toujours nette ni odorante qui est devenue un lieu bien agréable depuis qu'il a été aménagé, je veux dire : le Hédas.

Il n'y a pas si longtemps en effet que la ville de Pau s'appropriera la zone du Hédas, cette faille qui contourne l'éperon du château et le coupa longtemps de son environnement, retenant ses constructions et ses habitants sur les flancs de sa motte alors que coulait une rivière qui venant d'Idron allait se jeter plus loin dans le gave. C'est là qu'on trouvait les matériaux de construction, argile, sable et gravier, c'est là qu'on équarrit, qu'on lava, qu'on tanna, qu'on évacua les ordures, et qu'un petit peuple ignoré des grands et des modestes grouilla, végéta, dans l'ombre au propre et au figuré. C'est là aussi que logea le bourreau qui devint peu à peu le propriétaire de tout l'ensemble optimisant ses prérogatives et ses moyens. En effet, celui-ci

disposait du privilège de pouvoir prélever une taxe en nature sur toutes les marchandises les jours de foire ou de marché.

On localise encore sa maison ou sa tour marquée d'un lion et on rappelle volontiers l'épisode où Victor Hugo visitant l'endroit en fut saisi au point qu'on en fait parfois l'un des modèles de l'illustre Quasimodo de Notre Dame de Paris qui eût bien d'autres modèles. L'histoire du Hédas, de sa population, de ses tragédies est au moins aussi fournie que celle qui la surplombe le long du Boulevard des Pyrénées. Au premier des caractères qui imprègnent ces lieux il faut évoquer l'Espagne.

On appela longtemps ce quartier, "la petite Espagne" : ses habitations empilées, accrochées à la "côte des malfaisants" pour reprendre le titre d'un roman écrit par Celou Arasco au début du XX<sup>e</sup> siècle, un roman dans lequel il décrit la vie de ces familles d'Aragon ou de Navarre venues là par des routes anciennes, des cols, des "ports", franchissant la frontière depuis des temps immémoriaux, se sentant d'une même communauté transpyrénéenne (après tout le Béarn et la Navarre avaient été longtemps associées, jusqu'à ce que le Duc d'Albe n'y mette un terme en 1512).

Mais cela ce sont les histoires de Rois, des Princes et de dynasties, les peuples eux ont une autre histoire et les Pyrénées n'ont jamais été une frontière infranchissable, on le sait depuis longtemps et on l'a vu encore pendant la deuxième guerre mondiale.

Donc, nos Espagnols migrants ou émigrants sont venus pour des raisons économiques le plus souvent au XIX<sup>e</sup> siècle s'établir dans le bas-fond de la ville cependant que leurs Rois, leurs nobles et leurs bourgeois aisés, prenaient place dans les palaces de la ville construits au-dessus de leurs têtes.

Il y eu là, dans ce Hédas "l'infâme faubourg au-dessus de la fontaine", quelque chose qui ressembla en plus modeste au monde des petites gens que décrivent Eugène Sue et Victor Hugo à Paris.

On peut toujours y voir la fontaine qui distribuait gratuitement l'eau potable à tous, un site conservé alors que la rivière a été canalisée et enfouie depuis longtemps sous terre laissant place à une circulation sous les ponts qui l'enjambent. Les historiens vous raconteront que là se trouvait la maison d'un chanteur célèbre au XIX<sup>e</sup> siècle, un certain René Fournets qui fit carrière à l'Opéra. On y trouva aussi l'Hôtel des ventes et tout le monde se souvient que c'est aussi en ces lieux que fut tourné le film "Et vint le jour de la vengeance" de Fred Zinnemann consacré à la vie de l'anarchiste Espagnol Francesc Sabate avec Gregory Peck et Anthony Quinn, attestant une fois de plus du caractère hispanique du lieu où se réfugièrent, contrebandiers, Républicains, révolutionnaires et militants politiques échappés aux dictatures, consolidant la réputation sulfureuse de cet antre de toutes les conspirations. Plus tard on y trouva naturellement les mauvais garçons, les drogués, tous ceux qui avaient quelque chose à cacher à la face de la cité bourgeoise.

Mais c'est probablement l'afflux de tous les réfugiés fuyant la guerre civile espagnole qui lui donna son caractère le plus fort au XX<sup>e</sup> siècle et ce sont ces familles qui iront



ensuite peupler les nouveaux quartiers des Lilas ou "Saragosse" lors des relogements nécessaires à une ville en expansion.

Toutes les municipalités eurent à cœur de rénover ce quartier, de l'assainir d'abord, d'y rendre la vie possible, mais c'est probablement ces dernières années que la tentative inattendue d'en faire un lieu de « gentrification » par la rénovation en profondeur de l'habitat, la création de places et de jardins et l'encouragement à l'installation de cafés et restaurants courus qui attirent le soir venu les noctambules, gastronomes et badauds qui fait la différence. On ne sait si la greffe prendra durablement malgré les salles de sport, les lieux culturels dont "l'Ostau biarnès" qui viennent d'y être installés. La vraie question est celle de l'habitat. Combien seront-ils ceux sur lesquels repose le pari de voir ce quartier basculer dans la mode, la bicyclette, la patinette, les jardins d'enfants à l'abri des voitures dont on comprend à la rareté des parkings qu'elle ne tardera pas à être interdite. Il n'y a pour l'instant qu'un ascenseur qui relie l'endroit à la haute ville, mais il en faudra d'autres à côté des multiples escaliers qui accrochent la pente mais demandent du souffle.

Certains soirs, il est vrai, on y croise la variété locale du bobo qu'on repère à ses vêtements de jeans ajustés, de larges blouses de coutil, de polos serrés au torse, d'écharpes orientales, de cheveux au vent, de femmes non maquillées et d'enfants en liberté alentour. Rien à voir avec la faune qui hante d'autres quartiers, davantage pack de bière, barbes agressives, jeans déchirés, exubérance urbaine et laisser-aller vestimentaire qui font craindre l'agression à tout moment. Non, le quartier est calme, les soirs d'été on s'assemble autour de la fontaine pour peu qu'on ait sorti les tables et on entend de loin la rumeur des voitures qui tournent au-dessus des têtes vers la place Grammont. Il manque à vrai dire peu de chose pour que ce lieu "branché" déjà ne se débranche pas et que les oiseaux posés là, n'aillent voir ailleurs. Il y faudra ce que les municipalités connaissent bien, de l'animation. Entendez par là l'inévitable ingrédient du spectacle, de la musique mais à dose mesurée pour ne pas effaroucher ceux qui viennent chercher la vie dans le calme. La solution est connue, c'est l'habitat sur site à condition que le site soit à la fois attrayant et peu cher et rien de mieux pour cela que d'y attirer des artistes, des galeries dont on ne voit pas encore le bout de l'oreille. Ce cocktail est délicat à préparer mais la recette en est connue, c'est une question de dosage et de volonté politique. Mais on sait bien que ces priorités disparaissent dès lors que les échéances électorales s'éloignent et que d'autres priorités apparaissent dans un quartier en profonde mutation dans son tissu même et qui semble empiler les priorités les unes après les autres dans cette ville qui se transforme plus vite que le cœur d'un mortel selon l'expression connue.

## Déambulations béarnaises

**Marc Ollivier**

Première balade : Dans le Vic-Bilh

Au visiteur qui parcourt ses petites routes, il semble justement dénommé ce « Vieux-Pays », ce coin de Béarn, enfoncé entre l'Armagnac, le Tursan et la Bigorre, avec ses églises et ses châteaux rustiques, avec ses paysages vallonnés, dont les hauteurs offrent des vues panoramiques sur la chaîne des Pyrénées, avec ses champs et ses vignes, bref avec tout ce qui évoque une certaine douceur de vie à l'ancienne, comme à l'écart du bruit du monde.

De Morlaàs à Aydie la route enjambe successivement le Luy-de-Béarn, le Luy-de-France, le Gabas, le Grand-Lées, le Lées et enfin le Larcis. Autant de « rivières exténuées » ainsi que Joseph Peyré qualifie « ces rivières amaigries et mortes, que seules gonflent les crues d'hiver, annoncent la terre où l'eau, malgré les pluies, reste un miracle parcimonieux »<sup>1</sup>. L'enfant du pays le sait mieux que quiconque : cette terre a « l'âpreté du caillou ». Arrivant à Aydie, sur la crête, le paysage change : aux touyas et aux châtaigneraies succèdent les vignes. Au point le plus haut du petit village - il faut laisser la parole, ou plutôt la plume, à l'écrivain - : « Je peux ainsi embrasser du regard, dans la limpidité des soirs d'octobre, toute l'étendue du canton fortuné où mon village se situe, jusqu'à la chaîne bleue des Pyrénées » ; voilà dépeint, dans ce style très Entre-deux-guerres, délicieusement suranné, le vaste paysage qui se dévoile vers le sud. Et ce ne sont pas les seules vues qui s'offrent au regard ; à l'est, apparaissent les collines d'Armagnac, « fondues dans leur bleu de lointain, dans les vallées de brumes qui parfois les découvrent en longues îles, ou qu'elles figurent l'étendue d'une mer étale, faite pour nous donner la respiration de l'espace ».



C'est sur ce point haut que l'écrivain reconnu choisit de s'installer, en achetant ce que l'on appelle le « Château d'Aydie », une bâtisse qui ne date que de la toute fin du XIXe siècle, mais respecte le caractère des constructions béarnaises. La mémoire de Joseph Peyré a peu de place dans le château d'aujourd'hui, aux abords bien négligés pour un domaine viticole de renom. Au cœur d'un terroir se jouant des frontières administratives, à cheval sur les Pyrénées Atlantiques, les Hautes, Pyrénées et le Gers, on produit des vins qui ont la réputation d'être des vins d'hommes, tanniques, rudes en bouches. Madiran et pacherenc, les appellations d'origine ne datent que de 1948 ; l'existence du vignoble, remonte, lui, non pas - n'en déplaise à Alexandre Vialatte – à « *la plus haute antiquité* », mais au moins à la colonisation romaine.

Le nom même de cette petite province en porte la marque : en latin du Bas-empire elle se dénommait *Vicus Vetullus*. En revanche les paroisses du « Vieux-Pays » portent, pour la plupart, des noms romans, attestant que leur fondation ne remonte pas plus haut que le Xe siècle. Le Vic-Bilh est alors au centre de gravité de la vicomté de Béarn, du fait de sa proximité avec Morlaàs, sa capitale. Accompagnant l'expansion urbaine et les défrichements, fleurissent églises, bâties au cœur des villages, et chapelles, au détour des routes ; comme à Aubous, Sainte-Quitterie élevée au creux d'un vallon, dans un cadre élégiaque, à l'emplacement où coulait une source miraculeuse qui devint lieu de pèlerinage.

Devant le nombre d'édifices religieux qui parsèment la campagne, on saisit mieux ce qu'entend par « *civilisation rurale* » Emmanuel Le Roy Ladurie. L'important patrimoine ancien de ce petit pays en témoigne, qui porte aussi la marque des remaniements qu'il a subis pour s'adapter au goût des générations successives. Si l'on peut parler de

« civilisation », c'est que tout cela s'inscrit dans le temps long : « *L'apport spécifique de chaque siècle n'est pas annulé mais recouvert par l'apport des périodes ultérieures* ».

L'église traduit l'ancrage dans le paysage de ce qui constituait une des dimensions majeures de la civilisation rurale, sa composante religieuse. Dans de nombreux villages - Cadillon, Escurès, Taron, Lannecaube, Mont-Disse, Saint-Jean Poudge, Simacourbe, Sévignacq ... - elle est romane pour l'essentiel. C'est encore le cas à Diusse où *Saint-Jean-Baptiste* offre l'un des plus beaux spécimen de ce patrimoine. Sur ses murs jouent les couleurs de la pierre, un grès local qui donne des ocres et des rouges chaleureux. Il en est de même sur son remarquable portail : quatre colonnes, dont les chapiteaux historiés sont quelque peu endommagés, encadrent la porte que surmonte un tympan orné d'une voussure à quatre ressauts décorés de simples motifs de feuillages. A l'intérieur la chaire à prêcher comme le bel ensemble constitué par l'autel et le retable en bois doré, on les doit à la verve décorative d'une époque bien postérieure, le XVIIIe siècle.

Ce fut d'ailleurs, après l'apport médiéval, particulièrement visible dans le patrimoine religieux, le second âge marquant pour le paysage culturel du Vic-Bilh.

De ce qu'il doit à ce siècle, le village de Conchez donne une bonne illustration. Ceux qui apprécient la qualité des constructions anciennes en milieu rural ne peuvent pas passer à l'écart de ce petit bourg béarnais composé d'un ensemble, homogène et assez bien préservé, de maisons de belles proportions, coiffées de toits de tuiles plates, à forte pente, toujours soulignés par des génoises et parfois agrémentés de lucarnes. Ces demeures élégantes témoignent de l'engouement évident dont le village, établi sur une hauteur, a joui ; certaines, d'anciennes maisons fortes, métamorphosées en châteaux de plaisance comme les maisons de Brumont-Disse ou de Hiton, accueillait des parlementaires palois, venant profiter des loisirs que leur laissaient les longues vacances judiciaires.

Le baron de Laussat fut le témoin et le mémorialiste fidèle de ce monde où se mêlaient solides campagnards et parlementaires cultivés, pressés de quitter Pau et leurs dossiers, pour passer agréablement l'été sur leurs terres, mais aussi garder un œil vigilant sur les moissons et les vendanges. Il faut préciser que le Vic-Bilh au XVIIIe siècle concentrait à lui seul un quart des familles nobles du Béarn. Arricau, Bernadets, Diusse, Doumy, Mascaraàs-Haron, Viven ... : nous sommes ici au pays des châteaux.

(à suivre)

## CONVERSATION ACADÉMIQUE

## Jacques Le Gall : Georges Saint-Clair, féeries intérieures

Par Étienne Lassailly



Conversation académique du lundi 20 février 2023

**Jacques Le Gall a écrit, il y a quelques temps, un beau livre d'analyse du travail de l'homme et du poète, par ailleurs académicien du Béarn : Georges Saint-Clair. La conférence académique du 20 février est ici chroniquée par Étienne Lassailly.**

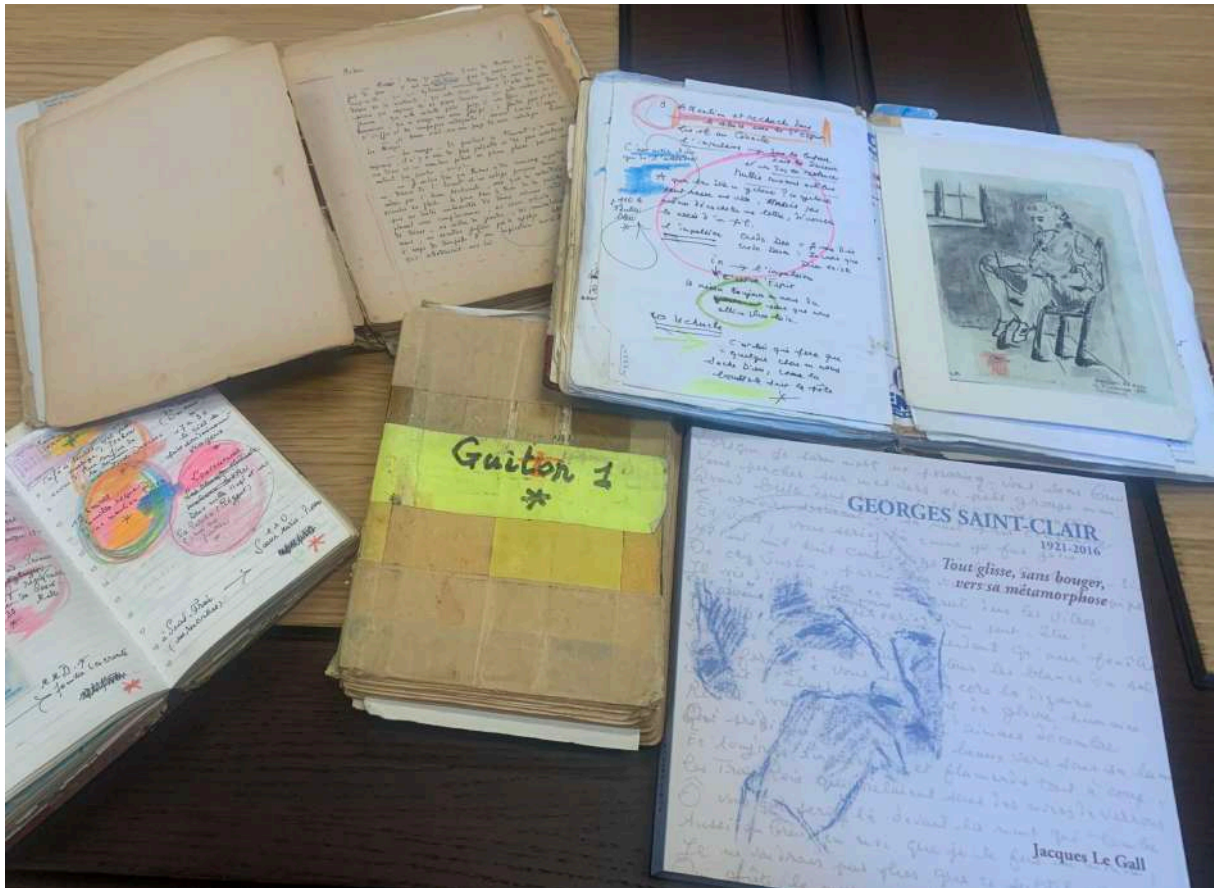
De la poésie de Georges Saint-Clair, ce que j'en retiens comme une petite image d'Epinal épinglée dans ma tête pleine de mille choses mal rangées, c'est « le pauvre curé de Lys, noyé de solitude ».

Mais aussi son pupitre, sa chaire d'étude où il passa trente ans. « Seigneur depuis trente ans (trois jours c'est ta passion) / Les mains sur ce bureau je suis le pauvre pion / Endeillé de lustrine et brûlé de néon ».

Et, au fur et à mesure que je me remémore cette belle « conversation » avec Jacques Le Gall d'autres images s'imposent à moi, celle du froid ou de l'enfance « Comme on retrouve son enfance - / Quand toute seule à s'éclairer / La neige introduit dans nos chambres / le bois sombre de sa forêt ».

Se laisser emporter dans la poésie n'est pas chose aisée, il faut de l'attention et du recueillement et surtout il faut un guide qui mène pas à pas l'amateur dans le poème.

Dans le cas de notre confrère, ces poèmes sont l'expression du « tragique silencieux de toute une existence ». Qu'est-ce qu'une existence de poète ? Une enfance, des lieux humbles, des impressions. Le poète dira *« plus j'avance en âge, et plus je sens l'étendue de ma dette envers la solitude féconde de ma salle d'études et de mes divers presbytères – au sein desquels mes poèmes ont germé et grandi. »*



Les carnets et journaux tenus par l'Abbé Bégarie sa vie durant avec le livre de J. Le Gall.

Notre guide, Jacques Le Gall nous a conduit dans cet univers familier pour certains d'entre nous, l'église de Gomer *« Les penderies flambaient de chasubles secrètes »*, le presbytère de Saint-Lys et Saint-Jo. Il nous a aussi guidé dans cette *« poésie de l'hivernage »*.

Ce « voyage immobile » est bien celui que nous attendions. Il s'ajoute à « l'unité secrète » du prêtre, du poète et de l'homme et lui donne cette tournure d'immortalité *« Tandis toujours qu'il neige et que, tout réuni, / Tombent dans l'autrefois les flocons d'aujourd'hui. »*

Je note que beaucoup de ses poèmes sont dédiés à ses amis académiciens de Béarn. Le poète avait beaucoup d'amis et de fervents admirateurs. Reçu à l'Académie par Guy Hébrard en 2002, il avait raconté, dans son style inimitable sa « classe de sixième ». Poète reconnu, l'Académie française lui décerna son grand prix de poésie en 1993.

*« J'ai le sommeil léger. Mais par bonheur, j'habite une campagne où vers les trois heures du matin un coq chante – si loin, si loin que ce qu'il a d'être suffit à le faire »*

distinguer à peine de ce qui n'est pas. Pourtant, de cette brève fusée d'un cri là-bas comme tracé par l'ongle, je sens Pierre revivre et pleurer encore. Ô douceur du grain d'eau d'une larme lorsque l'on sent, à travers elle, tout l'esprit du matin reconquis.

Aussi, même le feu brûle-t-il toujours dans la cour du Prétoire et passent des soldats porteurs de flammes blanches, comme dans les tableaux de La Tour. Quant à Judas : il suffisait d'un rien d'olivier sous ma fenêtre pour que renaisse, au retroussis du premier vent de l'aube, le son de l'argent dans les feuilles.

Comment ne pas vous souhaiter une oreille attentive à ces trois, quatre, cinq heures du matin – petites heures comme les appelait Paul Claudel – mais les plus profondes, avec ce cri de près de deux mille ans, tout au bout d'elles. Faites appel au coq. Il énonce là-bas, sur les frontières de l'âme, l'avant-poste aérien d'un Royaume dont l'unique perle est sans prix ».

\*\*\*

Jacques Le Gall, *Georges Saint-Clair (1921-2016). Tout glisse sans bouger vers sa métamorphose*, Pau, Le Pin à crochets, 2021  
(chez l'auteur : [jacques.legall86@orange.fr](mailto:jacques.legall86@orange.fr))



## BRÈVES

## En revenant d'expo

### Paul Mirat



Harry Gruyaert / Agence Magnum

L'invitation est généreuse et superbe : le Parvis accueille jusqu'au 17 juin prochain une exposition du photographe belge Harry Gruyaert. A priori, c'est pas mes oignons, je ne connais rien à la photo, je n'ai jamais entendu parler de ce Gruyaert et accéder au Parvis depuis ma campagne tient de la gageure ! Il me faudra franchir mille et un feux, des dizaines de gendarmes couchés pour finir dans une zone géographique blanche qui, depuis ma grotte profonde, a des airs de « terra incognita ». Alors zut ! Pourtant la photo qui illustre l'invitation me parle, me touche. Vous l'avez sans doute tous en tête : ce type planté sur un mamelon de sable hérissé de lances vives, ce type qui nous snobe en nous tournant le dos et qui n'a d'yeux que pour les reflets d'argent et de plomb fondu d'une mer et d'un ciel emmêlés ; avec une désinvolture déconcertante, les mains dans les poches et comme planté là depuis des siècles, il m'invite silencieusement à la rencontre.

J'ai gardé cette photo au plus près, nous nous sommes croisés maintes fois au fil des jours, je regardais le bonhomme dans sa parka verte tout en beurrant mes biscottes, je l'enviais à midi seul devant mon frichti ; le soir il était encore là, sur ma table, imperturbable, énervant de patience comme un totem ami des vents.

N'y tenant plus, je me suis inventé une recherche « importante » aux archives départementales pour aller rôder dans le quartier. C'est fait, c'est tout frais, ce matin j'ai pris un grand coup au cœur. Je ne vais pas vous recopier les pages et les pages consacrées à ce titan de la photographie, à son parcours, ses voyages, ses expériences, non ! je souhaite juste en ami vous dire sans ambages que les mille et un feux et les dizaines d'obstacles mis sur votre route valent largement le coup d'être franchis. Cette exposition est éblouissante, réjouissante, étonnante et émouvante. Ne la manquez surtout pas.

## Première sortie au cinéma

### Marie-Luce Cazamayou

The « Fabelmans », dernier film de Stephen Spielberg, recevra certainement le maximum de récompenses lors de la remise des Oscars. Le très grand réalisateur fut un petit garçon qui a découvert le cinéma entre père et mère, et a été effrayé par ce train qui déboile sur des bâtiments, déraile, et se couche dans le paysage. Une obsession : recréer avec son cadeau annuel, le train électrique : ce cataclysme ! et de là, se déroule à la fois l'expression de sa vocation et ses débuts dans le cinéma.

Comme j'aimerais que chacun de vous, chers académiciens, me raconte son premier contact avec le cinéma ! Dans ma profession, le cinéma étant le 7<sup>ème</sup> art, il était à la fois le moins défendable et le plus attrayant pour les élèves. J'ai compris, et transmis l'idée, d'un art très peu artistique à cause de sa naissance. Ne parlons pas des grands arts et des grands artistes : l'architecture, la sculpture, la peinture, la musique, la littérature, et le théâtre. Si on apparente le théâtre au cinéma, il est bien certain qu'on insulte le théâtre.

La naissance du théâtre dans la Grèce antique, 6 siècles avant Jésus Christ, véritable cérémonie pour laquelle furent bâtis les amphithéâtres que l'on admire encore aujourd'hui, tout donne une idée de la noblesse, de la grandeur, et de la majesté, de ce grand art.

Le cinéma est né chez les bateleurs de foire, les prestidigitateurs, les forains et les gitans qui s'emparèrent de ce jeu d'ombres pour épater un public populaire.

Mes élèves ne voulaient pas me croire. Alors je leur racontais, comment dans ma campagne profonde j'ai découvert le cinéma, et, en leur racontant mon souvenir, j'avais l'impression d'être née à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle.

Vers 8 ans, depuis la fenêtre de l'école primaire, je voyais chaque année, s'installer ces gens qui m'enchantaient, qui apportaient un peu de désordre et beaucoup de poésie au village : les gitans ! Je me souviens très bien d'une carriole verte que j'ai reconnue plus tard dans une exposition de Van Gogh, il y avait le cheval, l'âne et une chèvre. Il y avait souvent une très jolie fille que j'aurais voulu être, et je savais qu'il ne fallait pas le dire à la maison. Il y eut aussi une fois un grand jeune homme qui a rejoint notre classe unique, et que j'ai parfaitement reconnu plus tard : le Grand Meaulnes (Alain Fournier avait dû le voir arriver dans son école !) Tête rasée, air sauvage et gentil, j'ai sans doute oublié de répondre à notre institutrice. Elle a bien remarqué ma fascination ! ( Ce mot plein du sens que révèle Pascal Quignard dans « Le Sexe et l'Effroi », je l'emploie à dessein, et vérifie ainsi l'analyse de ce grand grammairien !) Ce grand garçon était resté quelques semaines, le temps pour les

gitanes de passer de maisons en maisons proposer de la dentelle, du coton d'Egypte, des perles rares. Il y avait aussi un ou deux guitaristes, un papa un plutôt rond avec une peau un peu olivâtre, qui commandait tout ce monde. Il avait un pouvoir magique : il allait organiser la séance de cinéma dans la grange de Catherine, l'aubergiste !

C'est ainsi que, à 8 ans, dans la nuit noire où ne brillait que la torche de papa, une main à chacun de mes parents, plus excitée qu'une puce, je suis allée pour la première fois au cinéma ! C'était Blanche Neige et les sept nains ! Sur le plus grand drap blanc de Catherine, dansait la jeune fille, et même si j'étais mal assise sur la chaise de l'auberge, quelle merveille ! A cette époque, il y avait les salles de cinéma à Navarrenx, à Sauveterre, mais, grâce aux forains, le cinéma venait à moi. A cette séance, il y avait Louis, le chauffeur de Madame du château, mais pas Madame. Il y avait les enfants de l'école, les chanteuses c'est-à-dire les jeunes-filles qui chantaient à la messe, les vieux célibataires et les joyeuses commères de mon enfance. Et moi, c'est simple, j'étais Blanche Neige, et j'allais apprendre aux oiseaux à chanter !

Lors d'une autre visite des gitans, j'ai vu « Marcellino pane e vino », et j'ai été un peu choquée de voir que la jeune fille, à travers le mur abimé d'une maison, parlait très près à son voisin, et posait même sa main nue, sur la poitrine nue de ce garçon !

Plus tard, Madame (du château) à qui j'avais demandé si Louis, le chauffeur pourrait nous accompagner avec la voiture du château à Sauveterre ou à Navarrenx au cinéma, accepta la demande, et les filles de Laàs, nous sommes allées voir Le Miracle de la vie et pleurer dans le magnifique enterrement de la jeune fille noire, transportées par le chant de Mahalia Jackson.

Steven Spielberg a attendu que ses parents soient décédés pour faire son film, délicate attention, car le cinéma est un révélateur de la vie, la vraie, celle qui amuse, celle qui enchante, et celle qui fait mal, même des années après. Quand il a vu la comédienne Michelle Williams préparée pour incarner sa mère, il a pleuré, dit-on...

Ne ratez pas ce film, vous redeviendrez le temps d'un film le premier spectateur que vous avez été, et le spectateur ému et ébloui par ce grand artiste et son grand art : le cinéma.

## NOTES DE LECTURE

## Les ambitions inavouées, de Thomas Gomart (Tallandier) Thierry Moulouquet

THOMAS  
GOMART

### Les ambitions inavouées

*Ce que préparent  
les grandes puissances*



Thomas Gomart vient de sortir un livre clé pour comprendre le jeu des plaques mouvantes de la géopolitique du 21ème siècle : « Les ambitions inavouées ». « Ce que préparent les grandes puissances », publié chez Tallandier. L'auteur est particulièrement légitime à entreprendre cet éclairage sur la complexité du monde dans sa capacité de directeur de l'Institut Français des Relations Internationales. Il est de surcroît né à Pau ce qui lui donne toute la sagesse de ce pays profond et ancré qu'est le Béarn pour garder le recul nécessaire devant le flux continu des événements qui oblige à trouver de nouveaux repères sans oublier pour autant les constantes.

Thomas Gomart résume parfaitement les enjeux dans cet interview publié dans l'Express du 9 Février : " Il y a aujourd'hui trois fronts en Eurasie. Un front ouvert, l'Ukraine. Un front latent, la mer de Chine, avec la Chine face à Taïwan, les États Unis, le Japon et la Corée du Sud. Et un front que l'on sous-estimé en Europe, celui au Moyen Orient, avec un régime iranien en plein durcissement répressif, qui va se traduire par la poursuite d'un état de guerre, présent depuis la révolution islamique en 1979.

Ensuite, il y a quatre puissances qui souhaitent, pour des raisons et de manières différentes, accélérer la désoccidentalisation des affaires mondiales - la Chine, la Russie, l'Iran et la Turquie ; quatre puissances qui trouvent de nombreux relais pour atteindre cet objectif. Sur la partie occidentale, la Russie est devenue malgré elle un facteur d'unité des pays européens ; à travers l'OTAN, l'Union Européenne, mais aussi l'embryon d'une "Communauté Politique Européenne " - CPE- avec 43 états. Autre conséquence, les européens comme les Russes et les Ukrainiens, à l'échelle globale, vont rétrécir, au bénéfice de pays qui tirent des dividendes géopolitiques de ce conflit, principalement les États Unis, la Chine et l'Inde."

La question posée en filigrane dans cet ouvrage passionnant de bout en bout est celle de savoir comment l'Europe peut trouver sa place dans ce jeu des anciennes et nouvelles puissances. Les dernières années ont trop souvent mis en évidence les désaccords entre européens, dernièrement entre la France et l'Allemagne, les difficultés à faire passer les avantages de la coopération avec les disciplines qu'elle entraîne avant le repli sur l'intérêt national, les faiblesses de l'économie et de l'industrie européennes qui réduisent d'autant la portée des initiatives annoncées

depuis Bruxelles. Le Brexit a également porté un coup très dur à la capacité d'influence de l'Europe dans le monde. La réalité aujourd'hui est que les États Unis mènent sans partage la barque du camp occidental : conduite de la guerre de l'Ukraine contre la Russie, passage de la loi de défense de l'industrie américaine, diplomatie solitaire au Moyen Orient... les États Unis sont à la manœuvre partout et nous sommes, au mieux suivistes. Cette situation conforte naturellement l'engagement des États Unis pour la protection de l'Europe dans le cadre de l'OTAN ; ce qui est une sécurité essentielle pour nous. Mais elle présente aussi le risque d'alimenter le discours anti occidental dont le livre de Thomas Gomart montre tout l'écho qu'il rencontre dans le monde en développement, à commencer par l'Afrique.

C'est pourquoi il est essentiel pour le futur que l'Europe revienne dans le jeu, en s'inspirant de la diplomatie du Général de Gaulle qui a toujours recherché à trouver une voie singulière, au sein naturellement de l'Alliance Atlantique, qui lui permette d'être écouté dans monde, peser sur les positions prises par les différents pays, faire entendre les valeurs européennes. Aller dans ce sens implique naturellement de pouvoir s'appuyer sur une économie forte et à cet égard la priorité est de sortir de l'économie d'endettement qui caractérise la plupart des pays européens. Il s'agit bien de retrouver le chemin d'une « Europe puissance ». La question de la réforme des institutions européennes devra revenir sur la table si l'on veut progresser dans cette direction : un nouvel élargissement de l'Europe est en vue avec notamment l'adhésion de l'Ukraine. Comment être réactif et mobile dans le monde d'aujourd'hui avec une Commission Européenne à bientôt 30 membres ? Comment accélérer les processus de décision si l'on ne peut pas contourner la règle de l'unanimité ? Le livre de Thomas Gomart met décidément l'Europe et les pays européens devant leurs responsabilités ! Merci à notre ami béarnais.



## 682 Jours, Roselyne Bachelot (Plon)

Marc Bélit



Le livre d'un ancien ou ancienne ministre de la culture, ça se remarque, d'autant plus que bien souvent la politique qu'il aura menée était inapparente. Dans le cas présent, les circonstances s'y prêtaient : mener une politique culturelle en temps de COVID avec la plupart des établissements culturels fermés tenait de la gageure.

Nous allons peut-être apprendre ce qu'il en était des intentions de la Ministre (aussi éphémère que ceux qui l'ont précédée) : d'où le titre : 682 jours ! et voyons ce qu'elle en dit.

D'accord, ce n'est pas un monument de réflexion culturelle mais c'est un récit enlevé, drôle souvent, où une femme de bonne volonté servie par la chance devient une nouvelle fois ministre d'un domaine où nul ne la voyait jusque-là. On sait le

mépris des élites pour qui n'est pas du sérail. Sur certains points elle fera mieux que beaucoup, sachant ce qu'il en est du travail ministériel et des arbitrages, obtenant de son premier ministre et ami (Jean Castex) des aides substantielles pour le secteur sinistré de la culture.

Ce qu'elle raconte c'est le « le bal des hypocrites », sous-titre bien trouvé de son livre : celui des opportunistes, des faux-culs, des faux amis, des faux semblants (dixit). On la sent franche, bonne fille, gaie, soucieuse de faire bien les choses et évidemment elle fait ce qu'elle peut comme d'autres avant elle.

On lui reproche d'avoir dit certaines vérités comme l'encombrement des sites à classer au patrimoine et à soutenir et entretenir ensuite. Le ministre J-J Aillagon s'était déjà heurté à ce problème et avait cru trouver la solution en proposant aux collectivités locales, quémanteuses quand ça ne leur coûte rien, prudentes quand il faut payer, de prendre en charge elles-mêmes les biens auxquelles elles tenaient tant et que l'État s'apprêtait à leur transférer. Sa proposition fut un fiasco ; Roselyne Bachelot le dit simplement : il y a en France 42 000 églises paroissiales, quantité de chapelles et autres bâtiments religieux qui tous ne méritent pas l'inscription à la liste des monuments historiques ou à l'inventaire supplémentaire. Souvent seulement un bénitier, une colonne, un pavement, un reste de fresque, et le plus souvent rien de tout ça, alors elle écrit : *« il faudra beaucoup de courage à mes successeurs pour dire non au sauvetage inconsidéré d'une église sans intérêt patrimonial, mais à charge émotionnelle et emblématique forte. Quand un bulldozer poussera au coin*

*la façade de l'église où vous vous êtes mariés, où vous avez fait baptiser vos enfants dit le dernier adieu à vos parents, vous aussi vous militerez sans doute dans l'association de défense, agonisez les sottises du ministre qui refusera de revenir sur le permis de démolir* ». Bon c'est raide mais ça a le mérite de la vérité. Les Français se montrent d'autant plus attachés à leur patrimoine comme repère et comme mémoire qu'ils ne le font plus vivre dans leurs pratiques religieuses. Cherchez l'erreur ?

Elle pique sa petite colère lorsqu'elle entend qu'on répète à satiété, qu'en France les collectivités locales et territoriales financent la culture aux deux tiers et l'État à un tiers. En refaisant le calcul de ce que donnent les autres ministères à la culture, elle inverse, preuves à l'appui, la proportion. On ne la lui fait pas !

Elle ose fustiger le système de l'intermittence, la vache sacrée à laquelle nul ne peut envisager de toucher sans voir le ciel lui tomber sur la tête, pointe un certain nombre de faits d'histoire comme celui qui fait commencer ce régime au Front populaire alors qu'il va apparaître avec les débuts du cinéma où cette industrie avait du mal à recruter des emplois spécialisés à son usage mais que la mansuétude de l'État et le travail syndical ont poussé à ses limites en élargissant sans cesse le périmètre des ayant-droit.

Elle souligne comment pendant la période de COVID le ministère s'est substitué aux employeurs empêchés, notant au passage la remarque d'artistes étrangers : *« vous ne vous rendez pas compte qu'en France vous vivez dans un pays de cocagne »* (encore quelque chose qu'un ministre soucieux de son avenir ne devrait pas dire) ! Le plus drôle est dans les passages où elle décrit les mœurs de ce milieu de râteurs qui arrivent à la soirée des César *« avec des toilettes à plusieurs milliers d'euros, chaussés, coiffés, embijoutés et maquillés par les meilleurs professionnels de Paris...qui affichent leurs engagements politiques bien-pensants et accusatoires, parsèment leurs interventions de bons mots laborieux concoctés par un gagman épuisé, conchient le ministre recroquevillé sur son fauteuil comme un boxeur sonné au fond d'un ring puis se précipitent au Fouquet's, dont on connaît les tarifs de restaurant ouvrier. L'insulte peut aller jusqu'à refuser de serrer la main du ministre... »* On voit qu'elle en a gros sur la patate comme on dit, mais on observera que sur ce sujet, elle dit ce que d'autres subissant l'outrage sans broncher rêvaient sans doute de dire, et il y en a comme ça quelques pages bien senties sur les mœurs du milieu des professionnels de la profession comme disait Godard.

Charitable mais sévère, celle qui avait osé dire que Chirac portait des aides acoustiques glisse en passant que Jack Lang omniprésent et angélique l'est d'autant plus qu'il est sourd comme un pot et refuse de se faire appareiller. *« In cauda venenum »* !

Sur le fond, d'un projet politique pour la culture, comme d'autres avant elle, pas grand-chose ; bon petit soldat, elle fut à l'avant-garde des lois de restitution des statues à l'Afrique sans y ajouter les nuances qui s'imposent et la distinction (fort bien faite par le Sénat) entre les « Régalia » symboles identitaires, culturels ou royaux et le reste, sans voir non plus que le musée de son cher Jacques Chirac est menacé de fait de se vider de ses 70 000 statues qui lui feraient perdre son statut de musée universel, mais lancée comme une bille sur le tapis des « gestes » symboliques, on se dit qu'on ne l'arrête pas, elle non plus et surtout pas en arguant de l'inaliénabilité des biens de l'État », objection qu'elle écarte avec humeur !

Une idée cependant reste pointée à la fin de son livre qui mérite attention : *« tout d'abord je mets en garde contre la tentation d'une nouvelle étape de la décentralisation ainsi que la préconisation de la Cour des Comptes d'un ministère recentré sur des missions d'impulsion et de pilotage. Ce qui aboutirait exactement au même résultat : dépeçage pur et simple ; décidément les féodaux et les technocrates se sont réunis pour rêver d'un ministère de la culture qui serait une simple agence de développement apportant son expertise au coup par coup à des clients qui seraient ses opérateurs, les collectivités locales et les institutions privées »*. Très juste observation.

C'est pourquoi ce livre qu'on aurait tendance à négliger ne manque pas d'intérêt, anecdotique certes souvent, mais vif et succulent pour les connaisseurs, profond parfois en sa connaissance des arcanes du pouvoir et des conséquences de ses actions et missions. Elle délivre un bilan (en fin de parcours) pas plus mauvais qu'un autre lorsqu'on sait qu'un ministre de la culture en France ne dure pas plus que deux ans à son poste.

Sacrée Roselyne, quel tempérament et quel parcours tout de même !